

LES BÈCHES
SUR LE RHÔNE
CÔTÉ DES DAMES

Mon thermomètre me désespère. Je le place à l'ombre, dans un endroit frais. Je veux avoir l'illusion d'une douce température ; peine perdue. Le mercure argente le tube de verre à des hauteurs prodigieuses. Il monte, il monte toujours. Le Sénégal est un Eden auprès de Lyon, C'harles Beaudelaire avait imaginé ce moyen d'oublier la chaleur : il lisait le passage de la Bérésina. Ce n'est pas à la portée de tout le monde. Par la pensée, je me transporte vers les pays heureux, où coulent des sources limpides, où jaillit l'eau des fontaines dans les jardins enchantés des *péris*. Je contemple, avec ravissement, le bain de Gérôme. La sultane et ses femmes, plongent leurs torses gracieux dans les eaux du Bosphore ; elles sont heureuses. Sous l'œil de l'ennuque noir, poli comme l'ébène, elles se baignent, naïades roses ou cuivrées, dans les flots bleus. J'évoque le souvenir des mystérieuses reines des ondes : Amphitrite, Vénus anadyomède, Séraphita la fiancée norvégienne, compagne des roseaux. Je deviens lyrique ; j'ai si chaud : de l'eau ! de l'air !

Je sors. Où vais-je ? Vers le Rhône. Le fleuve descend, impétueux ; il montre sur ses rives, les pointes irrégulières de ses rochers : lui aussi a soif. Il souffre, avec ses pierres, ses cailloux, ses rocs émergeant de tous les côtés, on dirait un malade dont les os perceraient la peau. Le Rhône est maigre. Sur le parcours, des gamins se baignent ; ils sautent, ruisselants d'eau ; grenouilles humaines ; c'est un spectacle curieux.

Ils sont dix, quinze, vingt ; un mouchoir attaché d'une main inhabile, bravé la pudeur. Joyeusement, ils crient, ils se fuient, ils s'appellent. Le fleuve les prend et les rend ; quelquefois pourtant il les garde : une dîme à la canicule. On doit voir ce tableau en Océanie. Je sais un vieux déporté, qui vient assidûment sur le quai, il s'y accoude ; il regarde ; cette population toute nue, il l'a vue de sa payotte ; elle sortait de la Brousse ; dans ces bandes de gônes turbulents, il retrouve ses bandes de canaques.

Je descends toujours. La chaleur ne diminue point. La comète le veut ainsi. Je me console en songeant que le raisin mûrit et que la moisson est déjà faite. L'ami soleil nous donne, mais il le fait sentir ; cette année, il ne sait pas faire l'aumône ; c'est un manque de délicatesse.

En philosopant, faute de mieux, je suis arrivé aux *bèches*. Un bateau peint en clair. On a inscrit sur ses flancs : *Bains froids pour dames*. Bains froids ! l'eau vient à la bouche ; rien ne prouve qu'ils sont froids. Balzac a fait une étude spirituelle : Paris dans l'eau. Il décrit les bains à quatre sous ; les bains homériques du Pont-au-Change, les filles du peuple s'y baignaient en camisole et en jupon. Un costume, c'est bon aux bains de mer, quand on est vu du bout de la lorgnette que de graves messieurs braquent de la plage. Ou parle de supprimer les bains à quatre sous. Je le déplore ; c'est un coin de Paris pittoresque qui s'en va. L'eau n'y était pas limpide et quelqu'un a pu dire : « Où se lavent-ils, ceux qui se baignent ici ? »

Lyon est aristocratique, Lyon, n'a pas de bain à quat' sous. Il a les *bèches*. Ici les femmes. Oh ! si j'y pouvais entrer. Je veux corrompre le gardien ; j'implore ; je suis lâche ; tout cela, en pure perte. On ne pénètre ni dans les *bèches* ni dans le harem. J'ai trop de barbe, cette barbe, mons, orgueil, je la maudis. Si j'étais Chérubin, je m'habillerais sous les robes de la comtesse. Mais je ne suis pas Chérubin. Comme une âme en peine, au bord du Styx, j'erre autour de l'établissement du père Vaudray. C'est bien le Styx.

J'y vois entrer des démons : Pâquerette, Joséphine Odet, Anna Nabab. Je suis héroïque. Je me jette à la nage, je me cramponne au rebors de bois ; les planches sont hermétiquement jointes. Je me désespère, lorsque j'aperçois un trou, un tout petit trou, chef-d'œuvre d'un rat. Il s'en servait quand il n'y avait personne ; je résolu de m'en servir, moi, mais parce qu'il y avait du monde. Tous deux avions un but : chercher notre pâture : le chroniqueur est un rongeur. Ce trou dans une planche m'amuse. Les hommes avaient tout prévu, croyaient-ils : bois épais, étais

bien joints, toiles opaques et imperméables, doubles portes ; le mystère enfin. Un rat arrive ; il se fait un passage, et le mystère n'est plus. Si ce rat est baptisé, il doit s'appeler Indiscrétion, à moins qu'il ne se nomme Ironie.

Le trou est fait, j'en profite ; vous en profiterez aussi.



Ici, le refrain doit être modifié. Pas d'hommes c'est la consigne ; elle est formelle. Un instant, je reste ébloui. Elles sont là une trentaine ; c'est un vertige. Je ne vois que des tons chauds, des gorges, des bras, et des chevilles. C'est une symphonie en rose majeur. Elles ne sont pas nues, elles ne posent pas. Dans leurs boudoirs, même seules, elles sont actrices : leur miroir les regarde. Ici, elles ne se mirent que dans l'eau, dans l'eau, remuée, ondoyante, inconstante ; leur image se forme, se brise et se reforme sans cesse. Il y a un homme dans la maison, c'est le chien du jardinier : une tête originale, excentrique, une sorte de vieux qui en sait long et ne dit pas tout. Elles sont familières avec lui ; elles lui tapent amicalement sur l'abdomen. On n'a pas de secrets pour son coiffeur, ni pour son pédicure. On ne saurait en avoir davantage pour son professeur de natation. Du reste, de la musculature, de l'adresse, un bon nageur : le maître.

Joséphine Odet passe donnant le bras à Marie la petite Poupée ; les extrêmes se recherchent. Je ne discute pas leurs mérites ; c'est une question de formes. Blanche Gay étouffait sur son balcon, elle est venue, son peignoir gris en indiscret. Théo remarque qu'elle a un grain-de beauté vers la hanche. Peut-être, le savez-vous déjà.

Hélène Durand écarte d'un geste les promeneuses ; elle est superbe d'audace. Elle pique une tête, elle fait un trou dans l'eau ; l'habitude ; elle en a fait bien d'autres, mais dans la lune. Titine l'arsouille, ne s'y jette jamais que la tête la première. Quand elle s'est jetée dans le vice, elle a fait l'opposé.

Une course à la nage est autorisée, elles sont six nageuses. Six poupées nageuses, le bijou du jour : Anna Oberley, la blonde Maïa, la brune Fanny Bombance, la plantureuse Cécile Chatelain.

Elodie qui est presque blanche, Amélie l'Italienne qui est toujours grise. Les flots sont fendus avec impétuosité. Les beaux bras nus flagellent les vagues, les mouvements rapides des jambes mettent de l'écume autour des flancs. Anna Oberley s'arrête : elle n'a plus de souffle. ; Une asthmatique. Amélie arrive bonne première. Elle triomphe. On l'appelle la Vénus Callypige. On lui propose d'aller à l'Hippodrome ; on y fait des courses de femmes. Elle n'a pas dit non ; il y a si longtemps qu'elle court...la chance.

La maigre Elise Beligand fait la planche : sa mère n'a pas fait moins. La baronne fait le plongeon ; elle plonge à ravir. L'eau est son élément. Fonfon, Cloclo, Ninette, n'en peuvent plus sortir ; ne sont-elles pas filles du royaume humide ; des sirènes — moins la voix ? Vous avez entendu Fonfon. Les pêcheurs n'auraient pas jeté pour elle, leurs barques sur les récifs. Méphisto a un costume rose. Jeanne Perrin un costume bleu. Hélène Courtois se serait baignée volontiers sans costume. Il est plus naturel d'être nue, dans l'eau que sur un plat.

Caroline Bouzon, dite Croisade, a un costume de marin. Je n'ai pas lu le nom de son bâtiment : elle doit appartenir à la *Chaloupe Amoureuse*, qu'on voit amarrée, selon les latitudes, à Suresnes où à l'Ile-Barbe.

Je constate que la grosse Maria loue un costume ; c'est, de mauvais ton. Ces Messieurs devraient se cotiser : que ceux qui la déshabillent l'habillent.

Il en est beaucoup que je ne connais pas ou du moins que je ne reconnais plus ; elles sont entrées plantureuses de formes, opulentes et grassouillettes, hautes en couleur et bien cambrées, enfin, des modèles. Je ne revois plus que des jeux d'osselets sous la laine du peignoir. Ont-elles fondu ? mystères de la cabine.

Annette-la-Licheuse ne se baigne plus depuis le jour où elle a bu un coup. L'eau est décidément trop fade. Comme endormie sur une couche humide, passe Annette Bassin, c'est une Ondine, elle fait deux fois le tour du bain : pas de Triton. Ces dames s'amuse : c'est plaisir de les voir. Je les dévore des yeux. Quand j'étais petit je n'aimais rien tant que la pêche aux grenouilles.

Je n'avais pas encore aperçu Elodie : la voici. Elle se plonge dans l'eau avec frénésie. Un bain est bon ; une douche serait meilleure. Pauline Desgeorges ne se baigne jamais sans laver un mouchoir : un souvenir du temps où elle lavait des langes.

Et je songe, en voyant ces beaux oiseaux de passage, lustrer leurs plumes dans l'eau des *bèches*, que l'eau va peut-être nous manquer. Où se baigneraient-elles alors ? Un tyran antique se noya dans un tonneau de vin de Chypre. Ce moyen est coûteux. Une courtisane moderne, Cora Pearl, pour ses amants, et Emma Cruch pour sa mère, eut certain jour une étrange fantaisie: prendre un bain de Champagne. Des petits jeunes gens se cotisèrent. Cette femme est une idole; ils jurèrent qu'ils boiraient du champagne dans lequel l'impure s'était lavée. Elle plongea dans le liquide mousseux. Elle en sortit. On l'avait remplie avec 120 bouteilles : on en retira 122. D'où venait l'excédent ? Les bons jeunes gens burent le Champagne et se déclarèrent satisfaits. Cora Pearl a bien ri. L'histoire est vraie.

Ne souhaitons pas semblable liquide ; Annette la licheuse ne sortirait plus de sa baignoire.



La nuit venait ; les belles petites sortaient de l'eau et les étoiles du ciel. Je voulus partir. Une idée baroque me traversa la cervelle. J'avais vu. Je ne voulais pas qu'on vît. La jalousie s'éveillait au fond de mon cœur. Je voulais garder ce bonheur pour moi, seul. Je pris un prosaïque bouchon, que le flot balottait, et je bouchai le trou ; je le bouchai avec fureur. Je coupai le liège au niveau de la planche. Cela fait, je m'éloignai ; moi seul, avais joui de ce spectacle. Un pacha au sortir du harem, n'a pas un front plus orgueilleux.

Le lendemain, le même désir me reprit ; il m'aiguillonna, je voulus retourner. J'arrive aux *bèches*, mais le trou indiscret était bien fermé. J'eus beau faire, il ne s'ouvrit plus pour moi. Ma jalousie avait trouvé son châtement. Tout l'homme est là : j'avais voulu être seul à profiter d'une faveur volée. Eternelle histoire de la coupe qu'on vide et qu'on brise. J'étais pris à mon propre piège.

Sans que votre pudeur s'alarme, Ma lectrice ; Allez vous baigner ! les murs sont discrets. J'en suis confus, car j'aurais eu plaisir à vous voir nager, ô la plus charmante des naïades. Maintenant il y a peut-être encore des rats. S'ils font des trous je ne les boucherai plus, mais je ne le dirai à personne.

E. DESCLAUZAS.

Pour retrouver d'autres publications de *la Mémoire Distillée*, allez à :

<https://lacaticheauxmuses.com/la-memoire-distillee/>